

Ces pestes qui n'en étaient pas

Benoît Rossignol dans mensuel 510
juillet-août 2023

Nombreuses sont les fausses pestes qui ont ravagé les mondes anciens. La mieux documentée est la « peste antonine », qui bouleversa Rome à partir de 166. Galien en fut le témoin impuissant.

Au coeur de l'été 165, une maladie ravagea Smyrne, ville d'Asie Mineure qui appartenait à l'Empire romain alors dirigé par Marc Aurèle et son frère adoptif Lucius Verus. Le rhéteur Aelius Aristide, à la santé fragile, est frappé après toute sa maisonnée. Il en a laissé un récit saisissant dans ses Discours sacrés, véritable autobiographie médicale. Au coeur d'une nuit de fièvre, le salut lui vint d'Athéna. La déesse lui apparut, lui assurant que les poèmes d'Homère n'étaient pas un mythe - et qu'il fallait donc s'inspirer du courage des héros -, et parvint à le guérir.

Des traces ténues, mais certaines

Un an plus tard, au moment du retour triomphal de Lucius Verus, vainqueur en Orient des Parthes, la maladie dévasta Rome. Par la suite on considéra que l'armée avait ramené avec elle la maladie dans l'empire après la prise de Séleucie du Tigre, en Mésopotamie. Une vision sans doute trop simpliste, même si les déplacements militaires des années 160 ont contribué à diffuser le fléau.

Épidémie la mieux documentée de l'Antiquité - Galien, Lucien, Aristide et Marc Aurèle en furent des témoins oculaires ; l'*Histoire Auguste*, Cassius Dion et Hérodien, pour l'époque de Commode, en donnent des descriptions -, la « peste antonine » (du nom de la dynastie alors au pouvoir) allait durer de longues années.

Lorsque la maladie frappa Rome, en 166, le médecin Galien, un Grec originaire de Pergame, s'était déjà taillé une belle notoriété,

tant par ses capacités médicales que par son art de la polémique. Pourtant, il quitta Rome immédiatement, « *comme un fugitif* », pour se réfugier dans sa ville natale. Deux ans plus tard, en 168, il lui fallut cependant revenir : l'épidémie sévissait toujours et Marc Aurèle et Lucius Verus, qui avaient massé des troupes en Italie du Nord en vue d'une guerre contre les Germains, cherchaient tous les moyens possibles pour protéger leurs soldats. Convoqué avec d'autres médecins et des prêtres, Galien assista, impuissant, à la catastrophe qui sévit dans le camp d'Aquilée : « *J'atteignis donc Aquilée quand la peste s'abattit comme jamais auparavant, si bien que les empereurs prirent aussitôt la fuite pour Rome avec une poignée de soldats, tandis que nous, le plus grand nombre, nous eûmes de la peine, pendant longtemps, à nous en tirer sains et saufs*¹. »

Cette « longue pestilence », comme l'appelle Galien dans ses ouvrages, ne s'arrêta pas pour autant et des vagues épidémiques frappèrent l'empire jusqu'à la fin des années 180. Les traces en sont ténues, mais certaines. Le papyrus Thmouis décrit ses effets sur un village égyptien vers 168. En 182, une épitaphe témoigne de sa présence au Norique (Autriche). Une amulette à Londres et une inscription à Antioche rappellent la formule prophylactique qu'un prophète à la mode, Alexandre d'Abonuteichos, prétendait efficace. Sous l'empereur Commode encore, vers 190, Rome fut à nouveau touchée par un épisode de grande ampleur qui fit 2 000 morts en un seul jour selon l'historien Cassius Dion.

Penser la catastrophe

Une épidémie inconnue qui ravage violemment et brusquement un groupe humain n'est pas une nouveauté pour les contemporains. C'est un fléau bien connu des sociétés méditerranéennes. On l'appelle *loimos* en grec, *lues* ou *pestilentia* en latin, des termes souvent traduits en français par « peste », mais qui ont une connotation bien plus large de fléaux ou calamités et qui n'ont rien à voir avec la maladie bien identifiée aujourd'hui causée par *Yersinia pestis*. Ni le *loimos* ni la *pestilentia* ne répondaient à une nosographie précise ou à des symptômes bien définis : et, derrière ces « pestes », beaucoup de maladies différentes et de pathogènes particuliers pouvaient se cacher. Avec la famine, la guerre,

l'incendie et le séisme, c'était une de ces calamités qui menaçaient l'empire.

Une telle situation heurtait cependant les conceptions médicales de l'époque envisageant la maladie comme individuelle. Comment expliquer des malades si nombreux ? C'est que le mal excédait la normalité et que tout l'environnement de la cité était devenu insalubre : l'eau, la terre et l'air devaient être viciés par des miasmes invisibles, par des poisons et des venins secrets, portés par un vent venu de l'étranger ou par l'influence maligne des astres. Une intention devait présider au mal : on cherchait donc des empoisonneurs ou une cause à la colère des dieux, une souillure à expier. Explications religieuses et physiques ne s'excluaient d'ailleurs pas : les dieux habitaient le monde et agissaient à travers la nature.

Ainsi, au IV^e siècle, Ammien Marcellin et le rédacteur anonyme de l'*Histoire Auguste* rapportaient que ce fut la rupture d'un serment par l'armée romaine qui avait entraîné le sac de Séleucie. Puis le pillage d'un temple avait libéré des miasmes mortels qui avaient envahi l'empire.

Les récits que les cités gréco-romaines se sont donnés pour écrire leur histoire fournissaient des cadres pour penser la catastrophe. L'Iliade s'ouvre sur la colère d'Apollon, dieu de la peste, qui ravage de ses flèches les rangs des Achéens. Les tragédies athéniennes décrivent Thèbes malade de la souillure d'Œdipe et, dans sa *Guerre du Péloponnèse*, au Ve siècle avant notre ère, Thucydide a livré avec méthode et maestria la matrice de toute description d'épidémie (cf. ci-dessous). Ces textes étaient connus de tous les lettrés : le passage de Thucydide était même un modèle pour qui voulait apprendre la rhétorique grecque.

Les récits de peste constituaient donc un lieu commun avec ses morceaux attendus : la maladie venue d'ailleurs (en général de l'Orient), le nombre de morts, l'impuissance des médecins, les animaux touchés, les familles déchirées, les morts abandonnés dans la rue, les dieux appelés à l'aide... Des lieux pestilentiels étaient aussi identifiés : on craignait particulièrement les marais en raison du paludisme dont on ne comprenait pas le fonctionnement, et, dans bien des cités de Méditerranée, une poussée saisonnière de malaria pouvait être perçue comme une peste. Pour qu'une

épidémie soit qualifiée de « fléau » ou de « pestilence », il fallait cependant la perception d'une rupture.

Dans leur incapacité à affronter de telles situations, et sans compréhension réelle des mécanismes de la contagion, les Anciens élaboraient des stratégies variées. Ceux qui le pouvaient suivaient, comme Galien sans doute, le précepte attribué à Hippocrate lui-même, père de la médecine : « *Fuir vite et longtemps.* » « *Quand la grande peste se déclara, je quittai aussitôt la ville pour me hâter de rentrer dans ma patrie, aucun médicament suffisamment puissant n'ayant pu être trouvé, à ma connaissance, pour lutter contre ce fléau qui se répandit partout avant de s'éteindre* », écrit Galien².

Les microbes ne sont pas immuables

Les autorités, quant à elles, cherchaient à maintenir l'ordre social perturbé par la peur et la mortalité. Elles pouvaient prendre en charge les funérailles dans la cité, ce que fit à Rome l'empereur Marc Aurèle, ou organiser de grandes cérémonies pour se concilier les dieux. Autour de la mer Égée et dans l'Asie Mineure du II^e siècle, on consultait souvent le sanctuaire oraculaire de Claros dédié à Apollon, à Rome on pouvait consulter les livres sibyllins (recueils de vers grecs à usage oraculaire), organiser des jeux ou des banquets pour apaiser les dieux dans la cérémonie du lectisterne. De tels rassemblements rituels pouvaient accélérer la contagion mais, dans l'immédiat, ils permettaient de donner du sens à l'épidémie.

C'est avec cette mémoire épidémique que l'Empire romain de l'époque antonine affronta la maladie décrite par Galien. Elle se distinguait cependant des autres par sa durée et son étendue. Certes, Thucydide avait déjà signalé que l'épidémie qui avait frappé Athènes en 430 av. n. è. avait circulé depuis l'Éthiopie. Mais les Romains du II^e siècle avaient les moyens concrets de constater l'expansion de la maladie le long des routes qui sillonnaient leur empire, dans les ports et les corps d'armée.

Galien se pencha longuement sur l'épidémie. Lui-même ne semble pas avoir été touché, mais, à l'occasion d'une des nombreuses vagues de la maladie, il perdit tous les esclaves de sa maison. Il lui consacra donc des ouvrages spécifiques, dont un au moins

consistait en une comparaison avec l'épidémie décrite par Thucydide. Ces textes, hélas, ne nous sont pas parvenus, mais il existe d'autres traités où le médecin évoque cette maladie. La situation poussa Galien aux limites de sa réflexion, l'entraînant à envisager ce qui nous semble à nous, depuis notre univers pastorien, l'idée de la contagion, celle de germes de maladie passant d'un malade à l'autre : « *Supposons au moins que l'environnement comporte des germes de la peste*³ ».

Dans sa *Méthode de traitement*, il décrit des cas de malades de la peste : « *Un tout jeune homme avait alors le corps entier couvert depuis huit jours d'une éruption de pustules, exactement comme presque tous ceux des autres qui furent aussi sauvés*⁴. » On sait aujourd'hui qu'il ne s'agissait pas de la peste. Sur la foi de ces descriptions, on a souvent voulu y reconnaître la variole. Toutefois les recherches récentes sur le génome de cette dernière laissent penser qu'elle n'est apparue que plus tard, sous la forme que nous lui connaissons. Il pourrait tout au plus s'agir d'une maladie proche ou d'une forme antérieure. Il faut donc éviter de projeter sur l'épidémie de l'époque de Galien ce que nous savons de la variole : ni les microbes ni les maladies ne sont immuables.

Cette méconnaissance de la cause microbienne et les grandes lacunes de notre documentation expliquent les hésitations des historiens sur le bilan et l'impact de l'épidémie : les estimations des pertes varient de 1 à 25 % de la population de l'empire ! L'interprétation de la maladie et de ses conséquences est donc très discutée. Cette incertitude se retrouve pour d'autres grandes épidémies de l'Antiquité, comme la vague épidémique du III^e siècle, dite « peste de Cyprien », qui ne fut pas non plus la peste causée par le bacille *Yersinia*. On pense aujourd'hui que la peste était probablement présente dans le monde antique même si aucune pandémie n'est attestée. Vers 100, le médecin Rufus d'Éphèse décrit une maladie pestilentielle à bubons en Syrie, en Égypte et en Afrique.

Au sens médical et biologique, les grandes épidémies de l'Antiquité furent donc très souvent de « fausses pestes », mais c'est à travers elles que se forgea le cadre culturel par lequel les ravages de *Yersinia pestis* furent ensuite interprétés. Certes, la « peste antonine » n'en était pas une, et l'on peut discuter de son

bilan exact. Toutefois le traumatisme de ses témoins n'en fut pas moins grand. Même Galien qui affectait de ne pas s'en chagriner écrivait : « *Puissent les hommes être à l'abri de la peste telle que nous l'avons connue et qu'elle sévit encore*⁵. »

Notes

1. Galien, Sur ses propres livres, III, 3.
2. Galien, Sur ses propres livres, I, 16.
3. Galien, Sur la différence des fièvres, I, 6.
4. Galien, Méthode de traitement, V, 12, 361K.
5. Galien, Pronostic par le pouls, III, 4, 359K.

L'AUTEUR

Professeur d'histoire ancienne à l'université d'Avignon, Benoît Rossignol a notamment publié Marc Aurèle (Perrin, 2020).

MOT CLÉ

« Loimos »

Ce terme grec est souvent traduit par « peste » en français mais il désignait, dans l'Antiquité, toutes sortes de brusques épidémies mortelles, comme celle décrite par Thucydide à Athènes, en 430 avant notre ère.

ATHÈNES, 430 : THUCYDIDE OU LE TEXTE MATRICIEL

On ne sait pas quelle maladie a ravagé Athènes en 430 av. n. è. durant la guerre du Péloponnèse. Mais la description qu'en fait Thucydide est devenue le texte matriciel : la maladie vient d'ailleurs, elle décime la cité, la médecine est impuissante... Touché par la maladie, Thucydide décrit également la contagion des soignés aux soignants et le phénomène d'immunité acquise.

Ils n'étaient encore que depuis peu de jours en Attique, quand la maladie [loimos] se mit à sévir parmi les Athéniens ; et l'on racontait bien qu'auparavant déjà elle s'était abattue en diverses régions, du côté de Lemnos entre autres, mais on n'avait nulle part souvenir de rien de tel comme pestilence ni comme destruction de vies humaines. Rien n'y faisait, ni les médecins qui, soignant le mal pour la première fois, se trouvaient devant l'inconnu (et qui étaient

même les plus nombreux à mourir, dans la mesure où ils approchaient le plus de malades), ni aucun autre moyen humain. De même, les supplications dans les sanctuaires, ou le recours aux oracles et autres possibilités de ce genre, tout restait inefficace : pour finir, ils y renoncèrent, s'abandonnant au mal. Celui-ci fit, dit-on, sa première apparition en Éthiopie, dans la région située en arrière de l'Égypte ; puis il descendit en Égypte, en Libye et dans la plupart des territoires du grand roi. Athènes se vit frappée brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés : ils prétendirent même que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Puis il atteignit la ville haute ; et, dès lors, le nombre des morts fut beaucoup plus grand. Que chacun - médecin ou profane - soit laissé libre de dire son opinion sur la maladie, d'où elle pouvait vraisemblablement provenir, et quelles causes d'un si grand changement il estime être capables d'exercer la faculté de ce bouleversement. Pour moi, je dirai comment la maladie se présentait et les signes à observer pour, si jamais elle se reproduisait, pouvoir le mieux profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu : voilà ce que j'exposerai - après avoir, en personne, souffert du mal et avoir vu, en personne, d'autres gens en souffrir."

Thucydide, La Guerre du Péloponnèse, livre II, XLVII, 3-48,3, trad. J. de Romilly, CUF, Les Belles Lettres, 1962.

DANS LA CATACOMBE DES SAINTS PIERRE ET MARCELLIN

Des fouilles menées à Rome dans les années 2000 ont révélé des sépultures très particulières au cœur de la catacombe des saints Pierre et Marcellin. A proximité de la tombe des martyrs (I^{er} siècle), cinq salles plus anciennes ont été découvertes où des centaines de corps ont été déposés de manière simultanée, plusieurs fois de suite. En l'absence de traumatisme visible, une cause épidémique est probable. Cette hypothèse est confortée par le fait que les corps ont été disposés les uns sur les autres, séparés par des lits de plâtre et enveloppés dans un linge de lin. La chronologie de ces dépôts se situe entre le I^{er} et le III^e siècle, il peut donc s'agir d'un témoignage décisif sur les épidémies qui touchèrent alors Rome et son empire. L'archéothanatologie est indispensable à la connaissance des épidémies passées.

À SAVOIR

Trois pestilences antiques

La « peste » d'Athènes

430-426 av. n. è.

Cause inconnue

Elle touche l'Égypte, la Libye et la Grèce

La « peste » antonine

165-180

Cause inconnue

Tout l'Empire romain est touché

La « peste » de Cyprien

251-260

Cause inconnue

Tout l'Empire romain est touché

On sait aujourd'hui que ces épidémies mal identifiées ne furent pas dues à *Yersinia pestis*.